

## ESPAGNOL

### ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT ANALYSE ET COMMENTAIRE DE TEXTES OU DOCUMENTS

**Pedro Cordoba, Séverine Delahaye**

**Coefficient** : 3 ; **Durée** : 6 heures

On remarque cette année très peu de changements par rapport au concours 2002, qu'il s'agisse du nombre de candidats ayant composé (27 au lieu de 29) ou de la moyenne (7,93 au lieu de 7,95). Les notes obtenues se répartissent ainsi : 2 ; 3 (x2) ; 4 (x3) ; 5 (x2) ; 7 (x4) ; 8 (x4) ; 9 (x5) ; 11 ; 12 ; 13 (x2) ; 14 ; 16. La seule différence un peu notable concerne une concentration moindre des notes en bas et en haut de l'échelle et une zone moyenne plus forte (13 copies ont obtenu des notes comprises entre 7 et 9, au lieu de 7 l'an dernier). Des prestations relativement homogènes donc, sans trop de désastres mais sans que, non plus, un nombre important de candidats réussisse à se détacher nettement. Ce tassement relatif autour de la moyenne est-il dû à la nature du sujet, à l'individualité des candidats ou aux aléas propres à tout concours ? Il est bien difficile de se prononcer. Rappelons en tout cas que, contrairement à l'évaluation d'un examen, les notes obtenues à un concours ne portent pas sur la valeur intrinsèque d'une copie. Il s'agit de « notes de classement » qui visent simplement à ranger les candidats dans un ordre qui a pour but d'éviter au maximum les ex æquo : faute de quoi le classement définitif sur l'ensemble des épreuves devient presque impossible. La note individuelle dépend donc davantage de ce qu'ont fait les autres candidats que de la performance personnelle de chacun. Et il faut bien constater – c'est la seule conclusion que nous inspirent ces statistiques – que le jury a éprouvé cette année une difficulté plus grande à départager certaines copies dont les qualités et défauts respectifs finissaient par se neutraliser.

Nous ne ferons ici aucun commentaire à propos des sempiternelles fautes de langue et maladroites d'expression qui émaillent même les bonnes copies et qui s'amoncellent, jusqu'à provoquer l'exaspération, dans les moins bonnes. On nous permettra de renvoyer simplement au rapport sur l'épreuve littéraire du concours AL : ce que nous y disons sur la correction de l'espagnol et le souci du style est universellement valable. Il ne devrait même pas être nécessaire de le rappeler.

Le dossier proposé cette année concernait le Mexique actuel. Le jury avait tenu à éviter la période révolutionnaire qui, comme toute révolution, a engendré une série de mythes face auxquels l'esprit critique a tendance à abdiquer. Les documents choisis témoignaient donc de la réflexion entreprise aujourd'hui par différents intellectuels mexicains sur l'histoire complexe de leur propre pays et ce cadrage chronologique aurait dû éviter les facilités et les dérives d'une approche elle-même mythique de la Révolution. Certains candidats ont néanmoins cru bon de consacrer une partie relativement importante de leur travail à Pancho Villa, Emiliano Zapata ou même à Hidalgo : il s'agissait de hors-sujets évidents, surtout lorsqu'on se bornait à rappeler les faits ou à ressasser quelques poncifs. C'est justement le contraire que, chacun à sa façon, les trois textes du dossier se proposaient comme objectif : élaborer une mise en perspective de l'histoire mexicaine, en permettre une approche rationnelle, dégager le passé de sa « gangue » mythique.

Le jury est conscient du fait que les « sujets américains » sont souvent plus difficiles que ceux qui portent sur l'Espagne. La raison en est claire : le temps qu'on peut consacrer dans nos khâgnes à la préparation des différentes épreuves est limité ; et l'étendue de l'espace américain, le nombre de pays concernés, les différences parfois très grandes des histoires nationales constituent des obstacles objectifs qu'il serait vain de vouloir nier. On ne peut pas « tout savoir ». Mais il est aussi des choses qu'il n'est pas permis d'ignorer et les pays hispano-américains existent, leur histoire fait partie de l'histoire du monde, leur rayonnement culturel ne se limite pas aux romanciers du « boom » ou à quelques poètes choisis. Il n'est donc pas question d'exclure *a priori* telle ou telle catégorie de sujets sur des critères géographiques. Les textes proposés n'exigeaient d'ailleurs pas des connaissances hors de portée des candidats : ils invitaient beaucoup plus à une réflexion critique qu'à un étalage d'érudition et les notes, nombreuses, précises et détaillées, devaient suffire pour pallier des lacunes pardonnables ou des oublis ponctuels.

Les candidats connaissent, dans leur très grande majorité, les défauts à éviter lorsqu'il s'agit d'analyser un dossier de documents. Pratiquement personne n'a commis l'erreur de consacrer explicitement une partie à chacun des trois textes. Mais il est des façons déguisées d'aboutir au même résultat sous le paravent d'une problématique plus apparente que réelle : le jury n'est pas dupe et il est des ruses cousues d'un fil si blanc que le plus ingénu des lecteurs en débrouille aisément les malices. On ne peut pas non plus réduire à la portion congrue, ou carrément éliminer, l'un des documents : à cet égard, le dernier extrait, qui portait sur la Virgen de Guadalupe, a souvent été maltraité. Il est vrai qu'il se distinguait par deux traits essentiels : sa profondeur historique qui l'ancrait dans la très longue durée, le caractère religieux de l'icône face aux considérations plus immédiatement politiques des documents antérieurs. Or il était impossible de rattacher ce dernier texte aux deux autres par une ficelle aussi grosse que le fil précédent était candide, en évoquant la « manipulation des symboles par le pouvoir ». D'autant plus qu'une telle « explication » impliquait un contre-sens global sur la notion de mythe, que nous avons malheureusement trouvé dans trop de copies. Dans cette vision réductrice, on établit une opposition simple entre le mythe d'un côté et la « vérité objective » des faits de l'autre. Autrement dit, le mythe, c'est le *faux*. Et en cherchant à qui profite le mensonge, on trouve au terme d'une enquête fort rapide un coupable d'autant plus attendu qu'il est, dans ce type d'analyses, désigné d'avance : le Pouvoir. Une telle conception du « Pouvoir » en fait un totem politique, chosifié et lui-même mythifié, empêchant toute analyse un peu sérieuse des phénomènes historiques. On renforçait alors une définition ingénue du pouvoir par une définition simpliste du mythe et le commentaire se réduisait à une litanie, bien vite fastidieuse, de banalités entrecoupées de références aux documents pris comme source d'information. Dans notre optique, le texte consacré à la Virgen de Guadalupe invitait au contraire à se poser une question essentielle : pourquoi certains mythes sont-ils doués d'une plasticité si éminente qu'ils survivent aux aléas de l'histoire, toujours aptes à se charger de sens nouveaux, tandis que d'autres s'effacent des mémoires collectives au bout de trois ou quatre générations ?

Les exemples du dossier permettaient d'avancer, au moins à titre d'hypothèse, l'idée suivante : l'efficacité politique d'un mythe est inversement proportionnelle au caractère lui-même politique de son contenu mais aussi à l'importance effective de l'épisode qui lui sert de fondement. Plus un événement est bruyant, plus son écho s'affaiblit rapidement. De telle sorte que les bouleversements, tout à fait décisifs en leur temps, de la révolution mexicaine auront finalement été plus friables qu'une légende d'origine aussi insignifiante que celle du Tepeyac : c'est par milliers qu'on compte les apparitions de la Vierge à un berger ou à une gamine et Juan Diego doit sa récente auréole aux différentes appropriations qu'a subies le passé indigène dans un pays qui s'est construit sur son oubli. Juan Diego ou un autre, peu importe : ce choix relève du pur hasard. Mais il fallait, à titre de souvenir-écran, faire une place à une altérité ethnique et culturelle devenue mythique dans la mesure même où elle a été

supprimée de l'histoire. Une telle approche du dossier n'était évidemment pas la seule possible, nous la donnons à titre d'exemple. Mais on ne pouvait en aucun cas faire l'économie d'une introduction qui, tout en mettant en perspective les trois documents, proposât aussi une réflexion sur la nature et la fonction du mythe dans les sociétés historiques. Il s'agit d'un opérateur symbolique, qui n'est en lui-même ni vrai ni faux, qui échappe en tant que tel à la conscience des sujets (et donc à toute « manipulation »), mais qui permet de se situer dans le temps, l'espace et les hiérarchies sociales. Il alimente à ce titre l'imaginaire des différents acteurs de l'histoire et c'est à ce niveau, mais à ce niveau seulement, qu'il intervient dans les stratégies des uns et des autres. Le pouvoir est alors défini non pas comme une chose qu'on détient, qu'on conquiert ou qu'on utilise mais comme le lieu du conflit des intérêts et de la guerre des images. Peu utilisée, à vrai dire, par les historiens de métier, la distinction du symbolique et de l'imaginaire était l'une des façons de définir, dans sa généralité, le statut du mythe en politique. Mais la référence à Lévi-Strauss – implicite dans notre propos antérieur, y compris en ce qui concerne le mythe de la Révolution dont il prévoyait, dès 1961, l'éclipse prochaine – n'était évidemment pas la seule approche possible. Citant dans son introduction l'ouvrage que l'historien Girardet consacra en 1986 aux « mythologies politiques », un candidat a su mener de pair, et avec un relatif bonheur, l'analyse des documents et l'effort de réflexion théorique : malgré quelques maladresses et imprécisions, malgré même quelques erreurs de fait, sa copie a reçu une très bonne note.

Un deuxième élément devait à notre avis être utilisé pour construire une problématique : les dates des trois documents. Il ne l'a pas toujours été avec la précision souhaitable. Or c'est justement cette distance temporelle entre le moment de l'écriture et les réalités historiques évoquées qui permettait à chacun des auteurs d'adopter un point de vue critique sur les « mythes politiques mexicains ». Y compris, dans le cas de Paz, contre des positions qu'il avait lui-même défendues dans une « vie antérieure ». Et nous ne faisons pas seulement référence ici au « marxisme-léninisme » de sa jeunesse mais au rôle considérable qu'a joué le *Laberinto de la soledad* dans la consolidation des mythes de la « mexicanité ». Il convenait donc de prêter attention à la date du texte publié dans *Vuelta* (« sa » revue) : août 1978. Personne ne l'a souligné ou n'en a tiré, en tout cas, les conclusions qui s'imposaient. Il s'agissait de toute évidence d'un article « commémoratif », délibérément écrit pour « célébrer » le dixième anniversaire des événements de Tlatelolco, dont la date – août 1968 – était donnée en note. Est-ce trop exiger des candidats que de leur demander de lire les notes et de les utiliser au mieux dans leur commentaire ? Faisant retour sur cet épisode tragique, Octavio Paz essaie d'évaluer les changements qu'il a induits dans le régime politique mexicain. Le leitmotiv est alors la « *Reforma* » et Paz est à la fois conscient de sa nécessité absolue mais aussi des apories qui la rendent presque impossible : seul le PRI peut mener à bien la Réforme, mais en est-il capable au vu des origines de ce parti, de son histoire et de la nature même de l'appareil de pouvoir qu'il a construit et auquel il doit sa survie ? Telle est la question qui court en filigrane tout au long du texte de l'intellectuel le plus connu du pays – et le plus lu, y compris par les responsables politiques de tous bords. On ne percevait pas bien la portée et le sens de son intervention publique dans un Mexique à la croisée des chemins si l'on ne tenait pas compte de ce caractère commémoratif de l'article, la position prise par l'écrivain en 1968 étant, bien sûr, dans toutes les mémoires. Les deux autres documents étaient tirés d'un même ouvrage collectif, précisément intitulé *Mitos mexicanos* et publié en 1995. Malgré la grande hétérogénéité des contenus, sur laquelle nous ne revenons pas, ces deux documents partagent donc une même préoccupation (l'analyse critique des mythes du passé) et ils ont d'abord en commun la date de publication : 85 ans après le début de la Révolution, 49 ans après la fin de la présidence de Cárdenas, mais aussi 17 ans après l'article d'Octavio Paz. Ce qui semblait impossible en 1978 est en passe de devenir réalité : peu à peu le régime mexicain accède à la nouvelle « légitimité démocratique ». Certains en doutent encore en 1995 et il est vrai que les convulsions politiques du moment peuvent entraîner le scepticisme de nombreux observateurs, surtout s'ils sont étrangers : pseudo-insurrection

indigène du Chiapas, assassinat du candidat à la présidence, nième crise monétaire. Mais il s'agit en fait des derniers soubresauts d'un passé qui a du mal à devenir passé, qui peine à accepter sereinement qu'il fait désormais partie d'une histoire révolue. A cet égard la mise en scène sur-médiatisée du « sous-commandant Marcos » n'est que la répétition sous forme de « farce » d'un mythe révolutionnaire agrémenté, à l'intention des surfeurs du cyber-espace, de pastiches post-modernes de la vieille littérature maya. Que des journalistes, incapables de mettre le Chiapas sur une carte à la veille de « l'insurrection », aient pu se laisser bernier au début est compréhensible ; que neuf ans après, des candidats au concours BL soient encore victimes de la rhétorique impuissante de vieux mythes condamnés par l'histoire l'est sans doute un peu moins. Mais quoi qu'il en soit des événements eux-mêmes de l'année 1994, une chose est sûre, dont les candidats auraient mieux dû tenir compte : en 1995 le champ de la réflexion critique est ouvert au Mexique, l'heure est à la remise en cause de toutes les thèses consacrées et de toutes les opinions reçues.

On s'en tiendra volontairement ici à cette présentation d'une problématique globale qui pouvait être dégagée dans l'introduction. Aller plus loin, indiquer un plan possible ou entrer dans le détail de l'analyse reviendrait à proposer un « modèle ». Rien n'est plus loin de l'attitude du jury qui s'efforce de n'avoir aucun *a priori* et se limite à apprécier, du mieux qu'il peut, l'utilisation des connaissances acquises, la compréhension des textes, la précision et la justesse des références théoriques (cité dans deux des trois documents, Max Weber était ici incontournable), la cohérence et la pertinence du propos, la profondeur de la réflexion mais aussi l'aptitude à construire, dans une langue correcte et si possible élégante, un commentaire critique, ne négligeant aucun aspect important du dossier et sachant mettre en valeur ce que chaque document apporte de neuf à notre intelligence du monde.